



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1528

Date de sortie : 20/09/17

Nationalité :

Russe – Français – Belge - Allemand

Durée du film : 2 h 07

Du 4 au 10 octobre 2017

FAUTE D'AMOUR de Andrey Zvyagintsev



Boris et Genia sont en train de divorcer. Ils se disputent sans cesse et enchaînent les visites de leur appartement en vue de le vendre. Ils préparent déjà leur avenir respectif : Boris est en couple avec une jeune femme enceinte et Genia fréquente un homme aisé qui semble prêt à l'épouser... Aucun des deux ne semble avoir d'intérêt pour Aliocha, leur fils de 12 ans. Jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Prix du jury : Compétition officielle Cannes 2017

Andrey Zvyagintsev nous en dit plus sur « Faute d'amour »

Prix du scénario pour "Léviathan" en 2013, Andrey Zvyagintsev revient en Compétition avec "Faute d'amour". Nous avons sélectionné quelques questions posées au metteur en scène lors de la conférence de presse qui a suivi la projection du film.
(Eddy Moine – Toutleciné – 18/05/17)

La rencontre de Andrey Zvyagintsev avec Cannes date de 2007 où il présente *Le Bannissement* en Compétition, et offre à son acteur principal, Konstantin Lavronenko, le Prix d'interprétation masculine. De retour en 2014 pour *Léviathan*, le cinéaste est récompensé par le Prix du Scénario. Avec *Faute d'amour*, il raconte l'histoire de Boris et Zhenya.

Comment est né « Faute d'amour »

Andrey Zvyagintsev : "Pour ce film, le choix revient au producteur Alexander Rodnyansky. A l'origine, nous étions chez Oleg Negin (son scénariste habituel), et nous nous demandions bien quel film nous allions faire. Nous avons plusieurs scénarios prêts à tourner. Mais Oleg m'a raconté cette histoire de disparition d'enfant dont les parents se séparaient, qui l'avait beaucoup ému. Oleg a écrit un synopsis de 3 pages, accepté rapidement avec enthousiasme par Alexander Rodnyansky puisqu'il a voulu lancer immédiatement la production du film."

Il y a une sorte de propagande russe dans le film (on y voit l'armée ukrainienne abattre des civils). C'est un choix que vous voulez montrer à un public international ?

Andrey Zvyagintsev : "Je pense que si vous avez vu mon film *Léviathan*, vous connaissez ma situation via le pouvoir en place. On peut dire que cette scène est la suite du film précédent. Il n'y a pas de propagande, ce que je montre c'est ce qui se passe à la télévision, c'est la réalité dans laquelle vivent les personnages du film."

Alexander Rodnyansky (le producteur du film intervient sur cette question) : "*Faute d'amour* montre les personnages à travers la société russe à l'heure actuelle. Mais ce film ne se limite pas à la Russie, c'est un film au message universel. Andrey est un artiste qui étudie la nature humaine qui ne connaît pas de frontières.... Ce que fait Andrey c'est de voir la réalité au sens large à travers les hommes et les femmes, il ne parle jamais de politiciens."

Le film montre aussi des bénévoles partant à la recherche de l'enfant disparu

Andrey Zvyagintsev : "Cette association de bénévoles existe à Moscou, et s'appelle Liza Alert. Nous avons travaillé avec eux pour être proche de la réalité. Ils mettent toute leur énergie et leur cœur dans ses recherches. 6500 personnes ont disparu en Russie l'année dernière, cette association, d'une efficacité redoutable, en a retrouvé 80%. C'est extraordinaire."

Faute d'amour constitue comme une forme de trilogie avec Léviathan et Elena?

Andrey Zvyagintsev : "Oui. Certains disent qu'un réalisateur tourne toujours un même film. Il y a aura peut-être d'autres de mes prochains films qui vont s'ajouter à cette trilogie dans le futur."

Avec « Faute d'amour », Andrey Zvyagintsev se fait médecin légiste de l'âme russe

Un couple se déchire, l'enfant disparaît. Andreï Zviagintsev, en compétition, dissèque avec la franchise qu'on lui connaît la brutalité des rapports humains dans un pays rongé par la haine. Saisissant.

Le cinéaste favori d'Andrey Zvyagintsev est Michelangelo Antonioni qui lui a tout appris et, selon lui, continue à tout nous apprendre sur le vide que l'homme éprouve face au monde et celui qui est en lui. Mais c'est Ingmar Bergman que l'on évoque devant ce *Faute d'amour* – titre français vaguement moralisateur : *L'Anamour*, cher à Serge Gainsbourg serait nettement plus juste. Le Bergman de *Scènes de la vie conjugale*, surtout, ne fût-ce que pour la brutalité des rapports et des dialogues qui opposent un couple en train de divorcer. Elle s'est déjà retrouvé un mec, idéal selon elle : la quarantaine sportive et sécurisante. Lui aussi a trouvé l'âme sœur : une jeune femme qu'il a aussitôt engrossée, que l'on devine possessive, à qui il jure un amour éternel, comme il l'a probablement fait à la précédente et fera sûrement à la suivante. C'est à peine s'ils se souviennent, tous les deux, qu'ils ont un fils de douze ans, gamin que l'on surprend – plan bref et déchirant – derrière une porte, sanglotant de désespoir devant ses parents qui s'insultent. Et c'est à peine s'ils souffrent vraiment lorsque l'enfant disparaît, trop occupés à s'accuser l'un l'autre de sa fugue possible.

Andrey Zvyagintsev avait déjà filmé une Russie ou les pauvres s'installaient, tels des mendiants à la Buñuel, dans une superbe maison de riches (*Elena*). Et un pays dévasté par la corruption (*Léviathan*). C'est presque pire, ici, tant il s'attaque à l'essentiel : cette âme russe dont il ne reste rien. Sinon ces décérébrés qui ont renié Pouchkine pour Poutine. Ces êtres sans conscience dont la seule excuse, faible, est de reproduire la haine qu'ils ont reçue des générations précédentes : les mères, ici, sont des monstres à l'état pur, sans doute parce que les pères sont singulièrement absents. Durant de longues minutes, le cinéaste filme, avec un effroi visible, un face-à-face extraordinaire entre deux femmes qui feraient passer l'affrontement, dans *Sonate d'automne* de Bergman, d'Ingrid Bergman avec Liv Ullmann, pour une aimable bluette destinée à la Bibliothèque rose. Moment absolument terrifiant...

Le seul reproche que l'on pourrait adresser au cinéaste, c'est d'insister un rien trop sur l'enquête qui suit la disparition de l'enfant. Puisque l'essentiel, hélas, est ailleurs : dans l'agonie d'un pays vauté dans son égotisme et sa stupidité, où le patron d'une grande boîte industrielle, chrétien intégriste, peut se permettre de licencier un employé, en cas de divorce... Par ailleurs, il filme avec autant de dextérité, un pays sur lequel semble tomber une neige éternelle, où les bourgeois se terrent dans des appartements qui leur ressemblent : luxueux et glacés. On pourra, évidemment, contester à Zvyagintsev le droit de flanquer ainsi, sans se décourager, des baffes répétées à ses compatriotes (et à nous, à l'occasion). Mais on ne saurait nier qu'elles claquent sec et fort. Et qu'elles visent juste. (Pierre Murat – Télérama -18/05/17)



Cela commence comme une histoire banale. Un couple divorce. Les insultes volent. Les reproches. Les mots blessants. Le goût de la vengeance. Et puis, il est question de l'enfant. Qu'en faire dans ces vies rapiécées qui se reconstruisent ? Les adultes amers se le refilent, comme un mauvais souvenir, la preuve d'un amour qui n'existe plus. Jusqu'à dire des mots terribles, envisager des situations horribles.

Le portrait peu flatteur de ces quadras pris dans leur boulot et obsédés par les écrans n'est que le reflet de nos sociétés. En Russie. En France. En Amérique. Zvyagintsev n'a même pas eu à exagérer. Petit à petit, ce miroir grossissant met le spectateur mal à l'aise. Et puis l'enfant disparaît, comme jadis il parut. Après un plan de larmes muettes à vous fendre le cœur. Le cinéaste se fait alors plus réaliste encore dans sa deuxième partie en forme d'enquête. Il sort du huis-clos du couple pour questionner la société. La responsabilité des patrons. Le poids des mères. Et même la politique, dont on entend des bribes par la radio à intervalles réguliers. On sort de « Faute d'amour », le cœur glacé. Et l'envie de réchauffer ses proches en tête. C'est ça, un grand film.

(Sophie Benamon – L'Express – 18/05/2017)

Andreï Zvyagintsev ne donne pas cher du genre humain.

Faute d'amour, premier film de la compétition projeté le 17 mai, ne signale aucune amélioration de la cote de confiance en l'espèce du cinéaste russe. Pourtant, ce film qui vacille au bord du désespoir est peut-être le plus bouleversant de son auteur. Dans le paysage désolé du chauvinisme, de la bigoterie et de l'égoïsme qui enserrant la société russe, l'auteur de *Léviathan* cherche avec frénésie des raisons de ne pas se décourager, entraînant son film et son public dans cette quête. Ces parents indignes, qu'on aurait pris pour des criminels au début du film, deviennent comme une sœur et un frère en imperfection, et l'on sort épuisé mais étrangement apaisé de la rude épreuve qu'impose Zvyagintsev. (Thomas Sotinel – Le Monde – 18/05/2017)

Et aussi cette semaine :

- du 4 au 10 octobre : **Macadam Popcorn**

- les 5 et 8 octobre : **Relève**, en collaboration avec l'association de danse **I.a.b.s**

La semaine prochaine :

- du 11 au 17 octobre : **Un beau soleil intérieur**

Le jour d'après
- le 13 octobre : **Songs for Madagascar** en partenariat avec l'association **Mada.Sou.Abe**